

Talion

*Une nouvelle dans l'univers de Fading Suns, par [Mat Wakefield](#).
Traduction réalisée par [Kerk](#), avec l'aimable autorisation de l'auteur.*

La revanche est mienne, comme disent les dieux du passé. Et bientôt, elle sera nôtre, mon amour. Je l'ai retrouvé. Enfin je l'ai retrouvé. J'ai traversé les étoiles, ma tendre, et à présent, il est à portée de mes mains. Je ne suis guère qu'à quelques heures de ma destination. Je peux déjà presque sentir sa peur.

Tombent les ténèbres...

...et le silence. La ville me sait ici, au plus profond de ses os. Elle peut sentir ma présence. Mais tout est paisible, elle sait qu'elle a mieux à faire que de s'interposer entre le chasseur et sa proie. Voilà qui me convient. Ceci, et la pensée que mon but me fasse parcourir cette cité que j'exècre. Voir la lie de l'humanité dans toute sa misère, cherchant aveuglément le salut en vain, se noyant dans sa propre ordure. Avidité, peur, haine. Une puanteur qui offense chacun de mes sens. Je me serai peu à peu habitué aux cités tout au long de ma quête, j'aurai parcouru des dizaines d'entre elles, certaines plus grandes, d'autres plus petites, mais aucune ne m'aura jamais autant écoeuré, que ce soit pour ses murs ou pour ses habitants grouillants.

Je me déplace tel un murmure dans la nuit. Toute une vie, je me suis préparé pour ce moment. Je ne porte pour armes que celles auxquelles ma naissance m'a donné droit. Nul besoin de l'acier allongé. Il ne ferait que me ralentir. Je me faufile sans laisser de traces entre les ramassis de l'humanité. Comme une feuille portée par une douce brise d'un mois d'été, je les survole, passant d'un toit à l'autre. Ces êtres ne voient que ce qu'ils désirent bien voir, scrutant les cieus avec leurs yeux avinés, rêvant d'un jour meilleur. Tous aveugles à mon passage.

Cette ville, ces gens. Tout cela s'étend sous mes yeux. J'attends, je veille en silence, et... je m'élançais de nouveau à travers le chancre pourri, droit au cœur. Peut-être que mes actes libéreront ces gueux impuissants, peut-être que non. Il ne m'appartient pas de rêver de leur futur. Je n'y pense déjà plus.

Chaque seconde semble durer des siècles, mais je reste patient – la crainte de la découverte, de l'échec, de la justice flouée est omniprésente. Mais elle ne me ralentira pas. Ces peurs viendront me nourrir et me donner la force dont j'ai besoin. Voici les derniers mètres – toujours les plus dangereux lors d'une chasse. Et cette proie est la plus redoutable d'entre toutes. Mais elle ne peut m'arrêter, elle ne l'a jamais pu, hier comme aujourd'hui.

Quelle ironie que le château de mon adversaire – dommage que je ne puisse la savourer. Un monceau de verdure et de jardins dissimulé derrière des parapets et des créneaux, retranché, sûr. Coupé de la marée putride des masses qui vient se briser sur ses murs, non pas coupé de moi. Je n'y vois qu'un espace où se cacher, un silence couleur noire dans lequel ramper. Plus un seul garde ne peut me sentir. A l'extérieur, ils auraient pu me trouver avec de la chance, mais pas maintenant. Son arrogance, pétrie par son pouvoir et sa richesse, le condamne comme elle l'avait déjà condamné des années en arrière.

Les derniers pas jusqu'à sa porte se déroulent comme dans un rêve éveillé, et quatre silhouettes s'effondrent silencieusement – elles ignorent ce qui leur arrive comme j'ignore qui elles sont. Et me voilà entré. Dans l'antichambre du sanctuaire où toute ma haine se concentre. Où m'attend l'âme noircie qui a consumé ma vie depuis si longtemps. Derrière une simple porte.

D'un geste brusque, elle s'ouvre, et je m'avance dans sa chambre. Je me fais léger, comme si un voile venait atténuer le martèlement de mes pas. Je marche sans même frôler les feuilles qui jonchent le plancher de bois obscurci. Elles auraient pu trahir un piètre chasseur ; quant à moi, elles m'offensent plus qu'elles ne me gênent. A travers les soieries bleu pâle tendues et la rumeur d'une aube proche, je me rapproche encore un peu plus. Il est endormi. Inconscient. Paisible. Une colère ancestrale s'empare de moi, ébranle mes sens. Mon tortionnaire, se reposer de la sorte ! Mais du calme. Je me concentre, j'inspire

profondément, ma colère s'estompe. Ma revanche ne sera en aucun cas un acte sauvage, irréflichi. Ma revanche mérite beaucoup plus. Mon amour mérite beaucoup plus.

Après avoir appris le triste récit de la bouche de mes fidèles serviteurs sous le choc, avoir entendu ce qu'avait subi mon amour, je ne pus esquisser le moindre geste. A ce moment même, mon chemin était tracé. Dès cette minute, jusqu'à aujourd'hui. Je marchai au-delà des limites du temps pour retrouver le monstre responsable. Malheur à moi, qui n'avait pas été là pour prêter main forte. Il aurait mieux valu que je meure au cours de la bataille, aux côtés de ma douce, plutôt que d'endurer ce qui allait se produire. Mon orgueil m'avait fait me tenir à l'écart. Elle avait tant souhaité que je reste à ses côtés, et l'air était lourd des senteurs du printemps – sa saison préférée. Elle avait toujours adoré ce soleil voilé des fins d'après-midi, tandis qu'il me donnait l'impression de m'assoupir. Mais cette fois-ci, il m'avait fallu partir, il m'avait fallu me séparer d'elle, pour participer à la chasse du seigneur voisin. Il m'avait fallu montrer mes talents, faire mes preuves une fois de plus face à mes pairs. Je n'avais jamais compris ce qui se passait, jusqu'à ce que ce sentiment s'échappe. Il s'apprêtait à s'évanouir et j'amusais mes amis, avec le récit de mes faits et gestes, alors que ces pleutres assassins fondirent sur notre paisible foyer. La piste était déjà froide lorsque je m'en revins de ma chasse victorieuse. Mais le temps ne put me cacher la vérité. Des braises et des cadavres purent m'expliquer. M'expliquer cette attaque soudaine, et cette résistance vaillante mais condamnée d'avance. Ceux qui avaient succombé reposaient le dos contre ma demeure, transpercés uniquement par devant, aucun n'avait pris la fuite. Je n'en aurais pas moins attendu de mes gardes. Je me sentis esseulé, alors que j'examinais les cadavres avec un sentiment de sourde horreur, puis de plus en plus vite, panique au ventre. Où pouvait-elle être ? Las, elle s'était envolée, les Seigneurs esclavagistes avaient dérobé celle qui faisait ma fierté, volé mon amour. Enfin, je sus que faire. Il me fallait la retrouver.

Ils l'avaient emmenée, ça ne faisait aucun doute pour l'un de mes sens. Ses empreintes mélangées à celles de leurs pieds lourdement chaussés, ils l'avaient entraînée au loin. Une captive, pour une raison que je me refusais à envisager. Leur arrogance leur avait fait oublier d'effacer leurs traces. Autrefois, j'aurais étouffé de rage face à une telle insulte, mais aujourd'hui, cela ne faisait que s'ajouter à la liste de leurs péchés pour lesquels ils devraient répondre. Je savais alors même qu'une chose était sûre, je serais vengé.

Par monts et par vaux, je les talonnai. Ils étaient nombreux et bien armés, encombrés de prisonniers qui les ralentissaient, mais ils avaient une longueur d'avance de plusieurs jours. L'exigence me poussait en avant, procurant à mon corps comme à mon esprit une force comme je n'en avais jamais connue auparavant. Jamais je ne ralentis ou m'endormis, possédé comme je l'étais, tel un dieu de la guerre d'antan devenu chair et os. Mais pour mon malheur, je ne pus les rattraper avant qu'ils ne rejoignent leur havre. Leur vaste citadelle, cernée de pierre grise, s'élevait comme un abcès au-dessus de la verte terre. Et leurs jardins domestiqués et terrassés, et leurs canaux luisants. Une parodie difforme de la terre à laquelle je donne le nom de 'foyer'. Le doute m'assaillit pour la toute première fois – comment pourrais-je m'introduire ? On me verrait sans aucun doute à l'intérieur. Que pouvais-je faire ?

J'attendis, non pas avec cette attente du chasseur, mais avec celle de l'être paralysé face à l'inconnu. Jamais je ne m'étais éloigné de la sorte de mon foyer. Quelle était la marche à suivre ? La providence, cette maudite mégère, daigna me sourire, caché comme je l'étais sous le couvert de la forêt. Mon inaction allait payer, m'aidant et jouant contre moi à la fois. Ma proie vint d'elle même. Au petit matin du troisième jour, ma veille arriva à son terme. Il chevaucha à l'extérieur de son bastion, les rais de l'aube embrassant l'or brodé sur ses robes, les membres de sa suite tout aussi élégants. Sur de fins chevaux noirs, ils s'élançèrent à la chasse. Le Seigneur et son entourage – plus que je ne pouvais en compter – ses gardes, ses serviteurs, ses maîtres-chiens et ses dresseurs. Et je la vis elle. En leur compagnie. Enchaînée et traînée derrière le gros des hommes du Seigneur. Mon cœur fit un bond. Elle n'était pas morte. Mon inaction n'avait pas été vaine. Il me fallait me rapprocher. Leur trajet sous les verts couverts ne pouvait qu'aider ma cause.

Avec précaution, je rampai derrière eux, ils se déplaçaient bien plus lentement que lors du combat. Mais je fus bien plus prudent. Je franchis l'éperon qui surplombait leur campement à la tombée de la nuit. Leurs tentes avaient été levées, et des lanternes où brûlaient de faux feux dressées. Ma femme n'apparaissait nulle part. Elle devait se trouver à l'intérieur de l'une des tentes, devinai-je. J'espérais en apprendre davantage – mon souhait fut bientôt exaucé, et bien plus encore.

Je me faufilai et m'accroupis, aisément dissimulé par la nuit et la nature aux yeux de leurs gardes étourdis, afin d'observer. Se serait mentir que de dire que je ne fus pas captivé, jamais je n'avais étudié les Seigneurs d'aussi près. Leurs manières précipitées me laissaient penser aux abeilles : tant d'automates

concentrant leur essence même pour servir la reine. Je me souvins également des douleurs encourues lorsque l'on tailladait un essaim. Mieux valait faire attention, si jamais une occasion se présentait. Mon inertie fut alors dérangée par les rumeurs d'activité provenant d'un peu plus bas. Des serviteurs couraient ça et là, mus par une énergie frénétique. Je m'avançai pour découvrir les raisons – ce devait être pour leur Seigneur. Pour son agrément. Exact. Ensemble, plus rapidement que je ne l'aurais cru, ils bâtirent une arène rudimentaire, clôturée de câbles métalliques dont ils avaient emporté des rouleaux entiers. La tribune d'observation du Seigneur fut érigée au-dessus de la limite nord, lui procurant une vue d'ensemble. Mais dans quel but ?

Comme pour le reste. Pour satisfaire ses quatre volontés. Un froid enserra mon cœur alors que le rideau se levait. Ils avaient préparé un spectacle, ce qui était censé être une représentation pour le Seigneur siégeant sur son trône. Son divertissement, ce spectacle conçu pour l'amuser et qui allait m'anéantir. Une partie tout entière de moi allait disparaître à cet instant. Mon regard ne pouvait se détacher de ma femme, alors qu'on l'emmenait. Elle était toujours enchaînée, son pelage couvert de poussière. Impossible d'écarquiller les yeux. Ils la firent avancer, jusqu'au centre de l'arène crasseuse, comme si elle n'était qu'un vulgaire animal. Je priai sans espoir pour qu'elle me fasse signe, pour qu'elle m'enjoignît de venir la secourir. Mais rien. Ses yeux n'étaient que tristesse, son esprit brisé, bien avant que les chiens de chasse ne viennent la déchiqueter à terre. Des larmes brûlantes vinrent emplir mes yeux, je ne pouvais plus faire le moindre geste. Lorsque enfin je pus voir de nouveau, elle n'était plus. Son esprit était parti rejoindre nos ancêtres. Elle était libérée de la douleur et du tourment hantant mon monde.

Elle m'avait quitté. J'aurais voulu m'arracher les yeux, pour ne plus voir les chiens profaner celle qui avait été ma femme. Mon regard tomba sur le grand Seigneur. Il sirotait une tasse de thé et conversait avec un aide de camp. Il n'avait pas même daigné jeter un œil sur le spectacle qui se jouait face à lui. Je sentis la honte et la colère bouillonner dans les tréfonds de mon estomac. Jamais elle n'aurait mérité ceci. Ma quête était fixée, dès à présent.

Lorsque cette nuit mourut, lorsque les valets s'en furent allés, je me glissai à travers le cantonnement et subtilisai son corps. On l'avait jeté au loin comme un déchet. Je l'emmenai hors de ces lieux, et dans le jardin que nous partagions autrefois, je l'ensevelis. Aux côtés de sa tombe, je pleurai pour la dernière fois.

Puis je m'en revins.

Sept années standards s'écoulèrent, depuis ce jour. Je revins dans sa place-forte pour trouver vengeance, mais rien. Il s'était évanoui. Cela m'aura pris du temps, mais j'ai appris. Beaucoup appris. Ma proie était bien un Seigneur. Mais pas de ce monde-ci. Un visiteur d'une autre terre, introduit dans ma vie. On l'avait ôté soudainement, rappelé pour des affaires bien plus importantes. C'est ainsi que j'appris l'existence de l'univers qui m'entourait. Et comment trouver ma voie vers les cités, et, à travers la douleur et la besogne, le chemin depuis la planète qui m'avait vu naître jusqu'aux étoiles.

Je le pourchassai de monde en monde. Rien ne m'échappa durant ma quête, pas une seule pierre que je ne retournai pas. Je ne peux plus me souvenir du nombre de personnes que j'ai pu tuer pour retrouver sa trace, ou de toutes les façons dont j'ai pu être humilié ou avili au cours de mes recherches. Mais j'avançai pas à pas, avec chaque cirque, avec chaque foire de monstres...

Jusqu'à aujourd'hui même. Maintenant, je me tiens au pied de son lit.

Maintenant, ma douleur peut s'écouler librement.

« Faillir est humain, pardonner divin. » les ai-je entendus murmurer. Mais je ne suis ni dieu, ni humain. Qu'ils sachent combien il a souffert avant de périr. Il m'aura amusé, j'aurai joué avec lui avant que ma rage ne nous emporte tous deux, avant qu'il ne rende son dernier soupir. C'est alors qu'il me supplia de le lâcher. Mon seul regret sera de ne pas avoir pu prolonger son cauchemar.

A présent, la fin est proche. J'arrive au terme de ma course. Nul fanal pour me rappeler à travers les ténèbres. Ma dernière chasse s'est achevée. Et maintenant ? J'ai tout le temps... le temps de m'arrêter.

Les premiers tirs semblent sortir d'un rêve. Un lourd impact dans mon dos, comme si j'étais frappé par une branche volante ou une massue. L'onde de chaleur lancinante me donne la fausse impression d'un enfer dévoreur, et l'odeur des poils calcinés monte jusqu'à mes narines.

Des blasters. Un sourire s'affiche sur mes lèvres, alors que je me tourne pour faire face à mes bourreaux, ses gardes. Trop tard pour qu'ils puissent secourir leur maître. Beaucoup trop tard. Ils brandissent leurs blasters, engoncés derrière le cuir métallique de leurs armures. Mais ils ne peuvent dissimuler leur peur, dont l'odeur emplit l'air. La brûlure dans mon dos se fait de plus en plus ardente, ma vue se brouille, nimbée de rouge, mais je souris toujours. Je fais un pas en avant.

Ils tressaillent. L'un lâche son arme, et tourne les talons pour se mettre à courir. Je le laisse faire. Je le laisse aller faire le récit de cette journée. Toute légende doit bien débiter quelque part. Celle-ci commence alors que mon histoire s'achève. Mon dos se fait de plus en plus brûlant, la chaleur envahit ma poitrine, écartant les doigts glacés de la mort pour un instant. Seulement un instant.

Fin, enfin. Ma Némésis est vaincue, mes ennemis dispersés, mon amour... mon doux et tendre amour vengé. Quelque part, dans les ténèbres grandissantes, j'entends de la musique... et des rires. Je n'aurai pas trahi ma mie, mon peuple, mes ancêtres. Un dernier regard, la peur est devenue épouvante dans les yeux des gardes, alors que je me hâte pour retrouver mon créateur. Ils savent qui je suis.

Vorox.

Ce texte, connu aujourd'hui sous le nom d'Hérésie d'Ungavorox, fut traduit du Vorox d'origine par Venjh Llere Osiron, du département de Xéno-archéologie de l'Académie Interatta.

Ce document semble apparaître comme étant la confession du meurtre de Qui San Li Halan en 4367, par le Prêtre-Roi Ungalavonto, peu après la campagne de pacification d'Ungavorox. Cette mort fut tout d'abord attribuée au demi-frère de Qui San, Sheng Mi Li Halan, exécuté ainsi que sa famille par le Baron Justus Li Halan, après les tortures rituelles.